

Rémy Coulot

Rémy-niscence

C'est en 1988, à l'âge de neuf ans, que je foulai pour la première fois la terre du Nord. Au terme d'une longue traversée du Sud vers le Nord, je quittai ce chaleureux département du Var pour m'installer au 27 rue des Riez à Herlies.

Ce matin-là, les yeux encore embués de fatigue, j'observe les déménageurs décharger les derniers cartons. L'un d'eux entreprend de balayer l'arrière du camion. « La bonne terre du Var » dit-il. La terre du Nord est-elle donc si mauvaise ? Les yeux endormis je grelotte et décide d'explorer les lieux qui vont voir s'écouler trois ans de ma vie.

Nous habitons une grande maison froide, une ancienne ferme où certaines portes étaient encore il y a peu, à deux battants. Le sol du salon est glacial, mais la luminosité qui traverse la grande paroi vitrée nous réchauffe le cœur. La cuisine est chaleureuse, on s'attend à y croiser la fermière qui prépare la soupe. A travers la vitre qui semble une mince pellicule de glace j'aperçois des vaches : notre maison est isolée au milieu de la rue et les bovins nous entourent. Je monte dans ma chambre et m'aventure dans les recoins de l'étage. La chambre de mon aînée, Binh, est plus grande ; peu importe, je retourne dans la mienne. Ici je mettrai mon lit, là ma commode. Et là mon bureau. La pièce allouée à ma chère petite sœur, « bébé », fait le coin, à droite en montant à proximité de la salle de bain de l'étage. La salle de bain est froide elle aussi, mais il va bien falloir s'y accommoder, la matin avant de partir pour l'école. Cela m'importe peu pour l'instant, je sens que nous allons bien nous amuser. La nouveauté des lieux m'excite et je participe avec joie à l'ouverture des cartons.

La rentrée des classes est une épreuve formidable. Maman m'abandonne à l'entrée de la cour, une petite porte de bois qui ne paye pas de mine. Elle me laisse partir, la traîtresse ! J'avance timidement les pieds sur le bitume et observe en silence. Les enfants du Nord sont emmitouflés, la plupart me paraissent tous blonds de cheveux et si blancs de peau ! Ils discutent, ils se connaissent déjà mon Dieu, ils sont excités mais moi mon cœur bat plus fort que les jours ordinaires. Je me convaincs qu'en moi sommeille quelque part le courage et dans un élan de témérité, de peur de manquer ma classe, je me dirige vers le premier adulte que j'aperçois. « Attends là, tu es dans la classe de Monsieur Régnier ». Un tel laconisme me glace le sang, mais au moins me rassure, j'attends là, docilement et la peur me donne chaud dans l'air frais du matin, dans cette atmosphère si caractéristique qu'on ne saurait dissocier de la rentrée des classes. Et puis enfin nous pénétrons dans l'arène, dans la prison, dans la salle de classe, derrière Monsieur Régnier... Désormais cet homme, et pour toute notre vie, sera « Monsieur ». Et de Monsieur, nous n'en avons qu'un seul dans cette vie.

Monsieur est le maître de ma classe, où sont réunis les CM1, à droite, et les CM2, à gauche. Mais c'est aussi le directeur de l'école. Il est l'âme de l'établissement, l'autorité suprême, la droiture incarnée. Il est le fantôme qui hante encore mes vieux cahiers d'école, il est la peur qui me pousse, dès lors que j'entreprends d'écrire, à ne point commettre de fautes

d'orthographe car une règle rôde aux alentours de mes doigts fragiles. Mais Monsieur est aussi celui duquel se dégage, quelque part dans notre inconscient, la chaleur pudique et la force paternelle qui nous guident et nous rassurent. Monsieur m'impressionne. Il est grand, son visage dur et rectiligne ne laisse transparaître aucune émotion sinon la colère, du moins tout ce qui sort de la sympathie inutile ou l'indulgence injustifiée. Ses tenues sont toujours sobres et impeccables et il lui arrive parfois de revêtir un costume complet. Son autorité n'en est que renforcée.

L'organisation de la classe est méthodique, implacable, quasi militaire. Nous sommes placés selon notre taille. Mikaël est le plus grand, il sera aussi le moins brillant, il est au fond de la classe, je vois sa tête dépasser lorsque je me retourne, mais j'apprendrai bien vite à ne plus me retourner sans raison scolairement valable... Je suis le plus petit, avec Anne, ce petit bout de chou qui n'arrête pas d'éternuer. Alors nous sommes tout devant, au pied de la sainte estrade, et il va falloir se montrer à la hauteur ! A mi parcours de la salle (ne pas laisser les cartables au milieu de l'allée !) se trouvent Grégory, brillant élève qui deviendra plus tard mon meilleur ami, mon fidèle et infatigable collègue, mon frère d'armes, mon complice de toujours, et puis Christophe, brillant lui aussi au point qu'on ne sait plus trop qui est qui et surtout, qui des deux est le meilleur. Laissons-les faire leur compétition après tout.

Notre paquetage nous est confié avec cérémonie d'où nous ne pouvons contenir une certaine impatience et une excitation compréhensible. Gare à celui ou celle qui n'en prend pas soin. Ce n'est pas le grand luxe il faut reconnaître. Nous avons trois stylos. Le bleu pour l'écriture courante, le rouge pour le soulignement et la mise en valeur des choses importantes, le vert pour la correction. Les instructions sont claires, précises, inévitables, exposées une seule fois. Les bouchons des stylos doivent être ôtés en début de journée et placés en queue de stylo pour ne pas les faire tomber. Nous ne les rebouchons qu'à la pause de midi fixée à 11h30 précise, ainsi qu'à la fin des classes. Un crayon gris dont l'affûtage correct sera un exercice des plus périlleux servira à tracer les figurines géométriques, une règle en bois ainsi qu'un buvard rose ne sera pas du luxe et puis vient enfin l'accessoire antique et suprême, l'ardoise noire dans son cadre de bois accompagnée de sa petite éponge marron et de son curieux porte craie en métal, que je croyais vestige du siècle passé. Il y a l'estrade, ou l'échafaud, comme l'on veut (vision de l'esprit), surmonté de son tableau noir qui me domine d'un bon mètre. Et sur la droite, toujours sur l'estrade, il y a Monsieur, ou Dieu comme l'on veut (vision de l'esprit). Et sur le bureau de Monsieur, il y a ce récipient étrange en verre dans lequel se trouvent des confiseries. Mais il faut les mériter, ces bonbons, les violets sont les meilleurs, et plonger sa main tremblante dans le bocal est un grand privilège. Bien heureusement, ce n'est pas seulement le quotidien d'un Grégory ou d'un Christophe : moi aussi j'aurai mes quelques instants de gloire !

Mais pour l'instant je ne trouve pas mes repères. Le premier trimestre est un fiasco. Les autres connaissent Monsieur, ils savent ses exigences et se sont mis tout de suite dans les rails, à part peut-être Mikaël dont on croit difficilement qu'on pourra faire quelque chose de lui... Je suis douzième de la classe. Sur douze. L'incompréhension étouffe mon désarroi :

l'année dernière à l'école Jean Aicard, j'étais « premier des garçons », ce qui constituait un prestige tout particulier, les premières places étant exclusivement occupées par les filles. Je rentre à la maison, mon bulletin à la main que je tends à mes parents. J'ai peur d'essayer quelque remontrance mais c'est l'effet inverse qui se produit. L'on se moque de moi et je m'effondre. Demain est un autre jour !

La cour de récréation est une explosion pour tous. On y goûte, on y joue, on y parle, on y mène compétition, on rivalise, on commence à user de nos charmes envers nos petites camarades. Mais Monsieur surveille. C'est pourtant le seul moment où je le vois détendu, je l'ai même surpris à sourire. Il discute avec la maîtresse des cours élémentaires, la tigresse, je m'en souviendrai de celle-ci ! A la récréation de dix heures, Monsieur a même son goûter. Il s'agit d'un sandwich confectionné avec deux tranches ovales de pain, ce pain du Nord qu'on appelle le boulot (« coupé s'il vous plaît » je demande à la boulangère et les dents de la machine commence à cisailer...). Qu'a t'il mis dans ces deux tranches de pain, du sucré, du salé ? Du fromage, du jambon, du Nutella ? Je donnerais tout l'or du monde pour connaître ce qu'il faut manger pour être Monsieur. Il tient son sandwich de la main droite et l'entame méthodiquement et ce, sans précipitation aucune, par morceaux qui semblent de taille mathématiquement identiques. Les personnalités strictes ont ceci de particuliers qu'ils sont stricts jusque dans les moindres actes de la vie quotidienne, et Monsieur était de ces personnalités là. A propos de goûters, il y en a un qui nous donne tous envie, c'est celui de Sébastien. Il est gâté celui-là ! A chaque récréation, il exhibe un grand sac plastique (et transparent !) remplis de précieuses provisions dont il use avec ostentation. Croissants, biscuits, friandises, et moi qui ai si faim ! Dans l'esprit de Maman la nécessité du goûter n'existe pas encore, d'ailleurs elle n'a jamais réellement existé, alors je fais comme mes petits camarades, je fais la manche à Sébastien qui se goinfre devant nos yeux affamés. Parfois, trop rarement, la chance me sourit et sa main me tend de précieuses victuailles : je me régale !

Mon premier copain s'appelle Laurent. Il est fils unique, ses parents sont un peu dérangés, un peu bizarres, lui est un enfant gâté. Il est blanc comme une peau des fesses pour ne pas dire comme un cul, boudiné comme un nouveau né et ses cheveux sont si clairs qu'ils paraissent blancs ! Cela ne me dérange pas, cette nouvelle rencontre m'enthousiasme et je saute d'excitation lorsqu'un week-end je l'aperçois à travers la vitre avant qu'il ne vienne sonner à la porte. Il est si gentil de prime abord, mais il est égoïste, possessif et a du mal à partager. Ma vie en famille, où trois enfants se côtoient, ne m'a pas habitué à ce comportement mais je m'y accommode tant bien que mal. Laurent a eu une console pour Noël, parmi ses nombreux cadeaux, mais c'est celui-là qui l'intéresse le plus. Il limite scrupuleusement le temps que nous passons à y jouer, cache ses nouveaux jeux sous son lit pour ne point les partager avec moi et en garder l'exclusivité, alors que je m'y passionne. Tant pis. Je profite malgré moi de l'hospitalité de sa grand-mère. On y mange bien chez la grand-mère. Nous sommes nombreux à table, je m'y perds à vrai dire et je suis intimidé. Il y a pépé, mémé, parrain et marraine. On me tend une tartine de beurre salé pour accompagner le repas ; soit ! C'est plutôt gras mais

c'est bon. Et puis ici on peut boire du soda à volonté ! La télévision est en marche, on regarde pendant le repas un jeu télévisé. Au menu : endives, patates, épinards. Décidément ce mode de vie ne m'est pas familier. Parfois mémé nous installe une petite table pour que nous puissions manger tous les deux au milieu de la vieille véranda, au milieu des tas de jouets : c'est le paradis sur terre ! Mais Laurent me dérange. Il se cure les dents à pleines mains, il recrache ce qu'il n'aime pas. Qu'il est capricieux ! Et Laurent a de bien curieuses habitudes. Il a même une fois voulu me faire sentir son doigt, mais je refuse d'imaginer de quelle partie de son corps il avait entrepris l'exploration. Lorsque nous sommes seuls chez lui, il nous ordonne de nous taire lorsque le téléphone retentit. Nous seulement il a peur de répondre, mais en plus il croit qu'on nous entend à l'autre bout du fil sans même que nous ayons décroché, quelle idée ! Nos différences commencent à sérieusement s'accroître, au point que nous nous retrouvons chez l'un ou chez l'autre mais à nous occuper séparément, dans des pièces différentes. Un jour à la maison je le surprends à jouer sur le minitel. Il faut reconnaître qu'il s'agit de la quête du Graal, un jeu passionnant ! Mais la connexion coûte une fortune, mes parents me l'ont dit, et Laurent y a passé un bon moment en mon absence. C'en est trop, nous finissons par ne plus nous voir.

A l'école tout va bien, à peu de choses près. Les exercices s'enchaînent et chaque jour nous devenons de plus en plus savants. Je m'applique furieusement aux exercices d'écriture et de recopiage mais Monsieur ne m'habitue qu'aux « médiocres », « passable », rarement « assez bien ». « bien » et « très bien » relèvent du fantasme. Les dictées me plaisent, j'aime écrire et surtout, j'aime écouter Monsieur qui est un fantastique lecteur. Il met l'intonation là où on l'attend, il vit le texte et adopte parfois le ton d'un père qui raconte une histoire passionnante au chevet de son fils. Un silence magistral règne dans la classe. Mais ce silence est suspect... Je tourne la tête vers la droite. Ca y est, j'ai trouvé ce qui n'allait pas, c'est mon voisin de droite qui copie sur moi malgré l'allée centrale qui nous sépare ! Il commet les mêmes erreurs que moi, comme par hasard, quel culot ! Quelle audace faut-il pour oser copier, au pied de l'estrade, dans la classe de Monsieur ! J'ai mis un z à magasin. En cours de correction, le fraudeur croit intelligent de raconter qu'un jour il a vu le mot écrit avec un z, et c'est la consternation générale dans la classe. Un voile rouge me monte au visage. Non mais ! Autant me dénoncer tout de suite !

Les exercices de lectures me sont moins faciles. Ma voix tremblote un peu mais j'essaye d'y mettre moi aussi de l'intonation et de la vie, et cela semble porter ses fruits puisque je parviens même à obtenir les félicitations de Monsieur. Les mathématiques sont une matière difficile. Apprendre les mathématiques avec Monsieur renforce la difficulté. Il y a tout d'abord le calcul. Après avoir donné l'opération à effectuer, Monsieur nous laisse quelques instants pour la réaliser puis nous inscrivons le résultat sur l'ardoise. Haut les mains, et que le résultat soit juste ! Les meilleurs têtes ne vacillent pas un instant, les moins bons, dont les bras se lèvent moins haut, espèrent lire sur l'ardoise du voisin ce qu'ils ont inscrit sur la leur. Venir corriger au tableau est une épreuve d'une difficulté peu commune : exercice oral, mental et physique. « Dans quarante-huit combien de fois cinq ? Neuf. Neuf fois cinq font quarante-cinq, quarante-huit moins quarante-cinq font trois... ». La géométrie demande un talent

particulier. Au tableau il nous faut réussir à tracer au moyen d'une craie qui casse entre les doigts (gare à celui qui la fait crisser), une figure qui n'admettra point d'écart dans ses dimensions, en usant d'instruments en bois qui semblent être dimensionnés pour des mains de géants. Tout le monde tombe dans le piège : au moment de tracer le trait, la règle pivote et la main perd le contrôle ! Mais la géométrie est une matière qui nous motive pour la plupart. En cours d'année, et pour cette matière uniquement, un autre professeur prend le relais de Monsieur, le Mardi. C'est une dame charmante, gentille. Trop gentille. Ces cours deviennent vite l'occasion de briser tous les interdits, la classe est agitée, bruyante et malgré les remontrances du professeur, c'est le chaos presque total dont les garçons, il faut le reconnaître, sont les principaux instigateurs. J'en profite comme les autres, il n'y a pas de raison, et un jour funèbre j'en fais même un peu trop qu'il n'en faut. Je me retourne, fait le pitre, mais Monsieur est à la porte, je l'aperçois en un éclair qui me foudroie le cœur, et il m'observe. En sortant de la classe, son seul regard sur l'instant me terrasse, et pour toujours me dissuade de recommencer.

Les cours de géométrie reprennent plus calmement, et un beau jour j'exhibe même à la maison un superbe 15/20, ce qui amène un grand moment de fierté au 27 rue des Riez...

Personne n'est vraiment à l'abri des punitions. Il y en a trois types. Premièrement il y a les traditionnelles corvée de recopiage. C'est si long, mais au moins on peut les faire à la maison et demander, avec un peu de ruse, l'aide de Maman qui finit par accepter, après s'être ouvertement moqué de moi. C'est toujours mieux que d'aller au coin ! Deuxièmement, il y a justement le coin : cette punition qui reste dans le cœur des écoliers du monde entier est une profonde injustice car non seulement l'acceptation de cette punition fait naître en moi une honte sans précédent, mais Monsieur nous impose les mains sur la tête tout en obligeant le contact entre le bout des pieds et le sol, ce qui est un épreuve d'endurance redoutable. Heureusement je n'expérimente que très exceptionnellement ce supplice. Enfin, il est courant à l'école d'avoir à exécuter un curieux manège que je voyais pour la toute première fois pratiquer dans ma vie d'écolier, et dont je me fis à une certaine époque un spécialiste reconnu: les tours de cours. La punition était simple mais imparable. Il s'agissait pendant les récréations, parfois sur plusieurs jours, d'effectuer mains sur la tête le tour de la cour de l'école, en longeant les murs. Interdiction de parler. Mon Dieu que la récréation est longue et que la cour a de recoins ! Mais peu importe, souvent les tours de cours punissent les rébellions, les canailleries en tout genre, et faire des tours de cours signifie toujours, quelque part, que l'autorité a été défiée et j'en suis plutôt fier. Je crâne.

Le repas du midi est un moment que chacun apprécie malgré la qualité plus que médiocre de ce qu'on nous sert quotidiennement. Je crois qu'il était difficile de faire pire que cette cantine où nous étions régulièrement confrontés à des plats d'une constitution étrange, à l'image de ces sortes de langues de bœuf baignant dans une sauce marron à la saveur salée et douteuse. Finalement il faut croire que seule la meilleure gastronomie reste gravée dans nos esprit pour

la vie, puisque de ce que nous mangions dans cette cantine, je n'en ai pas d'autres souvenirs. S'il n'y avait qu'un souvenir à garder de celle-ci, ce serait ce jour funeste, un de ces jours inoubliables où je ressentis la honte et l'humiliation qu'un enfant de mon âge put difficilement supporter. C'était un jour de beau temps, où nos humeurs d'écoliers étaient au beau fixe, et où l'ambiance générale amenait chacun d'entre nous à se libérer l'esprit plus qu'à l'accoutumée. A la cantine le brouhaha généralisé échauffa les professeurs et le silence complet fut vite imposé. Et c'est là que, par une injustice diabolique dont je ne me suis pas encore remis à ce jour, alors que ma seule faute fut de sourire à un camarade, ce sourire fut interprété comme un affront, comme une rébellion. Le professeur m'interpella bruyamment. Frappé comme par la foudre, je me levai et m'avançai lentement vers le milieu de la salle, par l'allée centrale qui fut pour moi comme la route vers le gibet. Pendant cette marche funeste de quelques instants qui me parurent des heures, j'entendais le seul écho de mes pas alors que tous les regards étaient rivés sur mon petit corps. J'arrivai enfin devant le professeur. Un traumatisme laisse souvent dans l'esprit de la victime des souvenirs confus et épars, et c'est ce qui m'arriva à ce moment. Je ne sais plus ce qu'on me demanda de faire à cet instant, du moins je ne le comprenais pas, malgré tous les efforts que je faisais. Baisser la tête, fermer les yeux, redresser la tête, regarder le professeur. La peur paralysait mon esprit au point de le couper du monde et de le fermer à toute communication venant de l'extérieur. Je ne comprenais pas, je n'entendais pas ce qui m'était demandé de faire. Une gifle mémorable vint brutalement me rappeler que la souffrance physique est la pire des punitions. Elle l'est encore plus lorsqu'il n'y a aucune raison de la recevoir. « Avis aux amateurs ! », c'est tout ce que j'entendis, alors que je sentais déjà les larmes couler sur mes joues meurtries. Pleurer de souffrance ou pleurer de honte est humain, pleurer pour soulager l'une et l'autre à la fois est une expérience qu'il est difficile, à l'âge de dix ans, de surmonter.

Cet épisode m'avait marqué à jamais, certes, cependant même s'il est difficile de le croire, d'autres événements bien plus sanglants avaient eu lieu à l'école, dont fort heureusement je ne fus que le témoin et non pas la victime. La victime, c'était Mikaël, le cancre de service, le dernier de la classe, le grand benêt du fond, l'incapable, le bon à rien. A force de le voir nul à l'école il était aux yeux de tous nul en général et malheureusement la nullité aliène. Dans la classe, Monsieur faisait preuve d'une patience mesurée, ni trop excessive, ni trop retenue, envers Mikaël. Celui-ci passait au tableau à la même fréquence que les autres, était interrogé sans plus d'acharnement. Ses prestations n'étaient pas brillantes, mais au moins n'était-il pas soumis à une pression plus forte de la part de Monsieur. Mais un jour, nous fûmes les témoins d'une scène inoubliable. C'était un jour où Mikaël devait passer au tableau, mais deux conditions funestes s'étaient malencontreusement réunies. La première c'est que ce jour-là le pauvre garçon n'était pas dans sa meilleure forme, la deuxième est que l'exercice portait sur les mathématiques, et comme pour beaucoup de mauvais élèves, les mathématiques étaient sa bête noire. Devant l'incapacité de Mikaël à résoudre le problème, nous vîmes avec étonnement Monsieur s'impatienter. L'impatience fit place à la colère, et la colère se changea bientôt en haine. Nous retenions tous notre souffle, droit sur nos chaises, silencieux, puisque nous vivions tous comme une seule et même âme, d'un seul et même cœur, la tragique scène qui se déroulait devant nos yeux. Il y eut des cris, on eut voulu se boucher les oreilles pour ne

pas à avoir à subir la foudre du ciel. La seconde qui suivit suffit à faire basculer la situation dans le gouffre. Mikaël eut le visage plaqué contre le tableau avec une force maîtrisée, inébranlable, trop longtemps retenue, comme une explosion soudaine mais contrôlée. Mikaël était meurtri. Un filet de sang s'écoulait de son nez. Le tableau en portait la marque rouge. Un instant le temps s'arrêta, nos cœurs cessèrent de battre, Monsieur était une illustre statue de marbre immobilisée dans l'action, Mikaël un martyr figé qu'un peintre eut pu saisir. Lorsque le temps reprit enfin, Mikaël prit la fuite en courant, ouvrit la porte qui claqua contre le mur et quitta l'école. Jamais dans notre esprit d'écolier, et jamais dans l'esprit de Monsieur, une semblable scène aurait pu un jour se produire. Mais elle eut lieu. L'événement sema le trouble dans tout l'établissement. Les professeurs étaient sortis de leur classe, ils étaient hagards, indécis, incroyables. Mikaël avait fugué. Pendant l'heure qui suivit la fugue, nous ne fîmes rien dans la classe. Monsieur avait disparu, nous laissant seuls face au souvenir de la scène incroyable dont il était l'origine, et ne reparut que bien plus tard. Le cours se termina dans un silence mortel.

Pendant plusieurs jours aucune information n'était parvenue à nos oreilles. Nous le savions, certaines choses devaient se passer chez les adultes, ce type de choses très sérieuses qui ne nous concernaient pas, desquelles les adultes s'efforcent tout le temps de nous protéger. Au bout de quelques jours nous vîmes reparaitre Mikaël, et l'école reprit immédiatement son cours. Simplement les premiers jours, tous les regards étaient tournés vers lui alors que lui ne nous regardait pas. La vie continuait. Quelques pouvaient être nos souffrances, nos joies, et nos peurs, le temps s'écoulait imperturbable, et nous étions bien obligés de le suivre.

A la maison tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Pour nous garder lorsque ma petite sœur et moi n'avons pas école, Maman a engagé une nounou qui fait également femme de ménage. Elle s'appelle Véronique, mais pour bébé et moi elle était et sera à tout jamais « Véro ». Notre Véro. Quel souvenir singulier Véro nous a t'elle laissé ! Véro est une jeune femme bien d'ici, comme toute sa famille de génération en génération. Elle parle peu mais lorsqu'elle parle, c'est tout le « Ch'Nord » qui s'exprime. Physiquement il y eut plus captivant à regarder. Des années de pommes de terre à toutes les sauces, quand sauces il y avait ont fait monter la balance jusqu'à flirter le quintal, et d'ailleurs tous les membres de la famille, qui vit confinée dans un vieux coron (dans le Nord, il y a les corons, les terrils et les beffrois, mais avec Maman on dit les berrils et les téffrois, ça nous fait encore beaucoup rire...) de la rue des Riez, à deux pas de chez nous, éclairé par une vieille ampoule, dans une odeur permanente de friture, tous les membres donc sont calqués sur ce même prototype de l'ouvrier bien en chair des pays du Nord. La mère est d'une stature terrifiante, ses mollets sont si gonflés, sa peau violacée, ses lunettes si épaisses et ses dents si gâtées ! Toute la famille me glace le sang et je n'ose même pas imaginer quel traumatisme sans nom bébé est en train de vivre lorsque nous nous retrouvons un jour chez eux, au milieu de tous ces inconnus qui nous paraissent des monstres souriants. Mais l'ambiance chaleureuse a très vite fait de nous rassurer et il faut reconnaître que cette grande famille qui subsiste dans la promiscuité

ouvrière du siècle dernier fait preuve d'une humanité peu commune. On nous sert un verre de soda accompagné d'une petite pâtisserie, une gaufre, une de ces gaufres plates et sèches si caractéristiques du Nord et souvent fourrées d'une pâte lointainement parfumée d'un arôme vanille. Je mange machinalement sans me rendre compte du goût tellement je suis fasciné par le spectacle de cette vie qui se déroule devant mes yeux de petit garçon.

Véro est chargée de ramener bébé de l'école. C'est une véritable expédition. Bébé se voit emmitouflé de pied en cape, je ne vois plus que ces petits yeux, puis Véro l'installe sur un petit siège à l'arrière de son vélo et hop ! C'est parti ! Le départ est un peu confus il faut reconnaître, un petit coup de guidon à gauche, un petit coup à droite, la magie de l'équilibre opère finalement et mène les deux voyageurs à bon port. Je pense qu'elles iraient plus vite à pied, mais c'est un avis strictement personnel... A onze heure trente ou midi c'est l'heure du repas. Véro nous prépare une spécialité de la région, enfin, un plat à base de steak haché et de pommes de terres, sans grande surprise. La cuisson est grasse, excessive, l'épaisseur du morceau de viande diminue de moitié et j'ai du mal à la mâcher. Les féculents baignent dans l'huile. Tout ça est un peu gras, mais on s'y fait et de temps en temps il arrive même qu'on y prenne goût ! Quelle gentillesse et quelle patience notre Véro ! Pour rien au monde on ne nous la changerait. Mais attention, elle est coquine : elle fume dans les toilettes ! Ce n'est pas très discret, Maman s'en rend compte et doit lui faire la remarque, je n'en sais rien, mais malgré cela et quelques petites casses accidentelles dans les objets de décoration, nous la gardons avec plaisir parmi nous.

Moi aussi j'ai un vélo, mais il est mieux que celui de Véro : c'est un vélo-cross bleu et blanc que papa m'a offert. Maman dit que c'est devenu « vachement à la mode après la sortie d'E.T ». Je jouis d'une liberté sans pareil, surtout lorsque je dispose de quelques modestes francs que je consacre le plus souvent à l'achat de friandises. Je me rends à la boulangerie de l'église car c'est ici que le choix de bonbons est le plus grand. Ce qui est pratique dans ce genre d'achat, c'est que ça fait travailler le calcul mental en plus de faire plaisir : je voudrais vingt centimes de bananes, cinquante centimes de coca, un franc de fraises et deux malabars bigoût. Mais la boulangère finit par m'irriter, elle s'impatiente et me le fait bien ressentir si bien qu'il arrive que je ressorte sans avoir tout ce que je désirais. Lorsque je rentre à la maison, je dois passer par le garage, ne pas rayer la voiture, traverser la petite cour gravillonnée pour rejoindre le grand hangar du jardin dans lequel j'y dépose mon vélo. Le hangar est un monde à part entière. Des années ne m'ont pas suffi, me semble t-il, à en connaître tous les secrets. Le hangar, c'est la rouille, la poussière, les vieux journaux, les feuilles mortes, les bouts de bois, les pièges à souris et les toiles d'araignées géantes. Ce qui est pire que de voir une araignée au milieu de sa toile, c'est de voir une toile vide, car on ne sait pas où se trouve l'araignée ! La journée, le lieu est un formidable terrain de jeu. La nuit il me terrorise. Voyez comme en hiver et surtout lorsque le vent souffle dans la cime des arbres et s'engouffre dans les tôles du hangar, avec ce grincement qu'on dirait un moyen d'expression ; chaque matin est une épreuve qui doit m'amener dans l'obscurité la plus totale dans le hangar pour y saisir mon vélo le plus silencieusement possible, de peur d'attire l'attention des monstres, des loups et autres fantômes, puis traverser la cours et le garage. Je saute avec

agilité sur mon vélo, et dans le jour naissant, je file sans me retourner et laisse sans regret derrière moi le hangar hanté de ces mauvais esprits en priant le ciel pour qu'ils ne s'en prennent pas à mes parents encore endormis.

Bébé commence à grandir. Il va bien falloir finir par l'appeler par son prénom la petite sœur ! Je m'amuse avec Anne-Claire comme on peut le faire avec une poupée, ce qui exaspère un peu mes parents et me vaut parfois de bruyantes corrections de mon père. Ben oui, quand je m'amuse à mettre de l'eau bouillante dans son bain, ça me fait beaucoup plus rire que les parents. Nous n'avons pas le même humour apparemment. Surtout qu'il arrive que je prenne mon bain avec Anne-Claire, ce qui m'oblige à subir mon propre supplice. Un soir Anne-Claire prend son bain toute seule, et Maman n'est pas là, donc c'est Papa qui s'occupe d'elle, entre son petit verre de Whisky du soir et sa musique classique. Mais Anne-Claire ne sait pas encore se servir du robinet de la baignoire, et l'eau monte, monte... Ma fraternité est encore peu développée, quant à Papa, son paternalisme est parfois un peu distrait. Nous oublions Anne-Claire et lorsqu'elle appelle au secours, nous la retrouvons presque totalement noyée dans la mousse, avec juste sa petite tête qui dépasse. La scène est comique et Anne-Claire ne comprend pas pourquoi nous rions.

Anne-Claire suce son pouce toute la journée, ce qui nous inquiète beaucoup car elle commence à atteindre l'âge au delà duquel la plupart des enfants arrête de le faire. Elle a toujours avec elle, du moins à la maison, une vieille peluche, une sorte de grosse tête toute ronde pourvue d'une paire de boutons noirs qui font les yeux et de deux languettes qui pendent faisant les oreilles. C'est la « boule ». Anne-Claire la trimbale partout et malgré les efforts de Maman qui la lave tout le temps, la boule est sale et commence à partir en lambeaux, mais rien n'y fait, Anne-Claire refuse de s'en séparer. Papa, qui croit qu'éloigner la boule pourrait lui ôter l'envie de sucer son pouce, décide de cacher la peluche. Un soir, je suis témoin de l'enlèvement et de la mort de la boule. Papa entre dans la cuisine la boule à la main et dans le plus grand secret (Maman et moi sommes tout de même témoins de la scène), il lance la malheureuse boule au dessus de l'armoire à vaisselle où elle finira sa longue carrière de peluche, dans la poussière et dans l'oubli le plus total.. Anne-Claire est désemparée. Elle cherche la boule avec un courage et un acharnement peu communs qu'on seuls les enfants désespérés qui ont perdu leur jouet favori. Mais Anne-Claire finit par tolérer une peluche de substitution, c'est le petit lapin, qui finira certainement sa vie dans les mêmes conditions que la boule. Viennent enfin les étiquettes de petites culottes, mais là, Papa est dans l'incapacité de trouver une solution valable. Il s'incline.

Lors d'un week-end au bord de la mer, un de ces week-ends froids sur les grandes plages de sables balayées par un vent infatigable, nous découvrons le cerf-volant à l'occasion du grand rassemblement mondial de la discipline. Papa est moi sommes sous le charme et l'on court au premier magasin de jouet pour m'en acheter un. J'ai trouvé ma passion. Pourtant mon premier cerf-volant n'a qu'une manette, c'est un gadget, alors que les vrais cerf-volant se manient à deux voir quatre fils. Mais je passe des heures à le regarder évoluer dans le ciel, ignorant l'incroyable mal de nuque qui s'empare de moi. Lorsque Papa m'achète enfin un cerf-

volant à deux manettes et que je peux m'entraîner à faire des figures, j'offre gracieusement ma relique à Anne-Claire et Maman. Un jour mémorable, dans la campagne, nous partons tous pour aller faire du cerf-volant dans la nature. Papa et moi avons mon cerf-volant, Maman nous regarde. Anne-Claire se contente de mon récent cadeau. Nous sommes tellement absorbés par mon cerf-volant que nous ne nous posons pas de questions lorsque nous voyons Anne-Claire déambuler (les mains vides) devant nous. Au bout d'un certains temps Papa demande à Anne-Claire ce qu'elle a fait du cerf-volant. « Il est parti ! ». Il faudra que Papa monte dans un arbre pour aller le récupérer. Le fil est emmêlé dans les branches, c'est le bazar total !

Ca y est, je fais la connaissance de Grégory et de Christophe, les deux « têtes » masculines de la classe. Ces deux compères un peu marginaux jouent tout le temps dans leur coin, mais un jour j'ose m'approcher d'eux et le duo devient trio. Mais pour fort peu longtemps : Christophe déménage au Mans dans quelques temps. J'ignore où se trouve le Mans mais j'apprend que c'est loin d'ici et que la rupture est amorcée. Greg devient mon meilleur ami.

Greg est un personnage exceptionnel. Attachant, drôle et intelligent. Cultivé et curieux. Et c'est dans la nourriture que Greg trouve le plus grand plaisir de sa vie. Souvent nous cuisinons le week-end, exclusivement du sucré, mais avec une passion et une application peu communes. Nous devenons très vite de grands spécialistes de la préparation des cookies. Certaines préparations sont des fiascos, mais peu importe, quelle partie de plaisir ! Ce que préfère Greg, ce que je lui concède aisément, c'est de lécher les ustensiles à la fin. Un soir Maman fait des beignets à la pomme et nous nous régalons. Surtout Greg. Il en mangera encore une dizaine après que nous ayons nous-même terminé. Son appétit est phénoménal, mais il rendra tout dans la poubelle de ma chambre, le bougre, en pleine nuit.

Greg et moi, ce que nous aimons par dessus tout, c'est aller faire du vélo, partir à l'aventure. Parfois même, et ce sont les meilleures sorties, nous préparons un sac à dos le matin et partons pour la journée. Mais ce brave Grégory doit certainement avoir un souvenir douloureusement masculin de sa chute de VTT, quelques années plus tard, lors d'une sortie sportive en montagne avec mes parents et qui se solda ni plus ni moins que par une torsion testiculaire. Ses parents sont éclatés de rire à l'annonce par téléphone de l'incident, nous rigolons beaucoup moins sur place à le voir se tordre de douleur. Dieu merci il s'en sortit indemne suite à un petit séjour à l'hôpital et pût par la suite, du moins à ma connaissance, continuer à vivre en possession de toutes les capacités physiques qu'il est permis à un homme de profiter dans sa vie...

J'ai toujours été fasciné par le contraste qu'il est possible d'observer entre deux familles, entre deux modes de vie, entre deux couples de parents. Il faut dire que mes parents ont toujours été à contre courant de tout ce que j'avais pu voir dans d'autres familles, différence fortement accentuée par les mœurs du Nord alors que mes parents s'étaient déjà imprégnés, à cette

époque, de celles du Var, de l'Alsace et aussi de la Savoie par mes grands parents et de la Suisse par le biais de mon Oncle. C'est dire la diversité peu commune de modes de vie que ma petite famille avait pu rencontrer au cours de ses nombreux déménagements. Les parents de Grégory, eux, étaient des parents heureux et comblés, du moins en toute apparence à nos yeux de petits enfants. Certes le papa n'était pas d'une expressivité et d'un enthousiasme exemplaires, comme beaucoup de pères d'ailleurs, mais l'énergie et le zèle de la maman suffisait largement à rehausser le ton du tableau. La maman de Greg était infirmière. Mais en plus d'être infirmière, elle était terriblement belle, à tel point que j'avais fini par croire que le mythe de la belle infirmière en blouse blanche, gentille et attentionnée, qui nourrit ce types de fantasmes pouvant naître dans les esprits masculins, était plus qu'un mythe, était plus qu'un fantasme, et j'en avais sous les yeux la preuve la plus convaincante. Le trouble était palpable lorsque certains jours, chez Greg, celui-ci m'annonçait avec flegme de ne pas regarder par la fenêtre car sa maman était en train de bronzer. Un œil peu scrupuleux aurait pu effectivement apercevoir, moyennant patience et discrétion, l'agréable silhouette de la maman allongée dans le jardin et qui plus est, dévêtue. De scrupules, il faut reconnaître que j'en eus certains jours moins que d'autres. Mais la vie offre certains beaux cadeaux dont j'eus plus tard le bénéfice puisqu'en vacances, sur la plage, je pus quotidiennement observer non sans une certaine émotion, la poitrine -parfaite- de la maman de mon meilleur ami.

Pour ne pas trop se focaliser sur ce sujet, par ailleurs fort attrayant, il faut également se pencher sur les habitudes et les règles de vie de cette maman qui me semblèrent autant de manies qu'une ménagère et mère de famille peut être amenée à développer dans son foyer. Il y en avait un certain nombre, certaines risibles, d'autres beaucoup moins, à partir du moment où je me voyais contraint par la force des choses à les subir. Mais je souris toujours en repensant à ces vacances qui furent pour nous comme une succession de tâches bien définies, tant dans la manière de les accomplir que dans le respect d'une chronologie bien établie. Le matin point de douche. L'économie maniaque est de mise. Sur l'étendoir nous disposons chacun d'un gant de toilette dont il nous faut allégrement user à l'aide du petit savon près de l'évier pour procéder à notre toilette quotidienne. Il ne fallait pas s'abstenir de ce rituel matinal parce que je me rendis vite compte que la maman poussait le vice à venir sentir les gants pour vérifier s'ils avaient bien été utilisés... Au retour de la plage, nous avions le droit, Greg, son frère Maxime et moi-même, à un verre de soda. Un seul (le jour où je me resservis un deuxième verre fût un drame collectif). A table, lorsque venait le moment du fromage, il fallait savoir couper celui-ci dans sa longueur jusqu'à une certaine limite puis procéder à la coupe dans le sens de la largeur, opération dont je n'eus la maîtrise qu'après une certaine expérience dans la famille Francke. Tous les soirs nous disposions de dix francs par tête qui devaient être consacrés à l'achat d'une glace dans les rues de Menton. Nous avions notre favori et les premiers temps nous nous régaliions. Mais très vite nous usâmes de nos pièces pour aller jouer sur les bornes d'arcades des cafés. Notre intelligence, du moins celle de Greg et la mienne, car Maxime, plus jeune, agissait de manière plus instinctive et insouciant, nous fit même économiser sur plusieurs jours de manière à pouvoir investir trente ou quarante francs dans des parties qui nous passionnèrent de longues heures. Les parents n'en surent rien, bien évidemment. Je préfère ne pas imaginer quelle aurait été la réaction du papa

à l'annonce de cette gestion un peu particulière de l'argent de poche qui nous était accordé. Le père Francke n'était en effet pas du genre « facile ». Il était plutôt froid, autoritaire et terriblement intimidant. Le mode de vie imposé par la maman relevait plutôt de la maniaquerie, les directives du père s'intégraient dans l'exigence de l'ordre, de la politesse et du travail. Lui aussi avait ses drôles de manières. Parfois dans le salon il appliquait ses écouteurs sur les oreilles et procédait les yeux clos à un exercice vocal qui devait être à priori du chant, mais il faut reconnaître que s'il entendait la mélodie dans ses écouteurs, nous autres n'entendions que ses bruyantes vocalises résonnant jusque dans les chambres du premier étage. Ce genre de scène faisait beaucoup rire la maman mais moi je trouvais cela révoltant, puisque toute la maison était paralysée, nous ne nous entendions plus parler, et inutile de penser un instant regarder la télévision... Les colères du papa ne passaient pas inaperçues, et c'est surtout Maxime qui en fit les frais, à l'heure où le garçon devint adolescent et où l'anarchie et la révolte naissantes affrontèrent avec violence l'ordre établi. J'évitais au mieux d'avoir à me confronter au père, et surtout j'évitais, du moins chez les Francke, de me retrouver mêlé à une quelconque bêtise qui aurait pu irriter l'humeur changeante du papa. Je me souviens de ces voyages en voiture où nous étions les trois enfants collés à l'arrière, avec les pieds coincés dans les bagages, à une époque où la climatisation était un luxe, et que les bavardages intempestifs étaient interdits. Pour un voyage de plusieurs heures, l'interdiction devenait supplice. Facile, pour quelqu'un qui n'ouvre la bouche que par nécessité, d'imposer le silence aux autres ! Lorsque le père avait soif, il faisait un signe du pouce vers la bouche, et le préposé à la bouteille d'eau était tenu de la lui tendre sans trop tarder. Bientôt, dans mon esprit, j'avais secrètement trouvé un surnom à ce papa qui me glaçait le sang. C'était « Dark Vader ».

Ca y est, je rentre au collège. C'est avec un petit pincement au cœur que je dois scolairement me séparer de Grégory dont les parents ont choisi de l'envoyer dans un collège public. Quant à moi, je rejoins le collège Sainte-Marie de Beaucamps-Ligny, où ma grande sœur Binh est déjà en Première au lycée. Beaucamps est un établissement catholique et naïvement je m'attends à y croiser à tout moment, au détour d'un couloir, une silhouette enveloppée dans une robe de bure, dont la capuche dissimule un homme plongé dans la prière. Le seul que je croise, c'est le frère Rampelberg, ce grand personnage dégarni aux sandales en cuir qui organise, à ce que je sais, des voyages humanitaires à l'étranger. D'ailleurs Binh est même parti avec lui en Pologne, un pays de l'Est dont je n'ai jamais entendu parlé, seulement que c'est un pays pauvre...

La rentrée des classes est plutôt joyeuse malgré l'appréhension qui me serre le cœur et toutes ces nouvelles têtes anxieuses que je ne connais pas. L'ambiance est bien plus détendue que chez Monsieur mais il faut tout de même se mettre rapidement au travail. On nous a tellement fait peur en nous prévenant de la difficulté du passage que nous devons franchir entre l'école primaire et le collège ! Mes premiers balbutiements en anglais sont un vrai fiasco. Heureusement, avec un peu de travail et de persévérance, je remonte progressivement les

échelons et occupe au bout de quelques mois les places de tête. Les cours de Mathématiques ne me posent pas de soucis particuliers. J'en profite car j'entends parler à la maison des exploits de Binh en mathématiques (elle prépare un Baccalauréat C, le bac mathématiques, et c'est plutôt mal parti ! Quelques années plus tard, je ferai moi aussi l'amère constat que certaines tares de ce genre-là sont malheureusement inscrites dans les gènes...). Régulièrement nous essayons de bruyantes colères du professeur qui nous font beaucoup rire, intérieurement du moins, car c'est un vol de postillons (prions pour le premier rang), et un jour mémorable, un glaire vient même s'écraser sur le sol. On jubile.

Cours de musique. On pourrait croire que les cours de musique sont l'occasion pour semer la zizanie et pour nous libérer des matières un peu plus contraignantes ou difficiles. Mais en réalité, nous sommes tous passionnés par ces cours. Chacun étant plus ou moins doué, certes, mais tous passionnés, à peu d'exceptions près. Il faut dire que le chant est une activité fort agréable qui fédère tous les élèves, les grands et les plus petits, les bons et les moins bons, les filles et les garçons. Quant à la flûte à bec, éternelle compagne de l'écolier musicien, nous nous y entraînons avec acharnement mais l'apprentissage est difficile. Lors des examens, nous devons jouer chacun notre tour le morceau choisi. Tous les yeux et toutes les oreilles se focalisent sur moi. Mes mains tremblent, je n'ai pas de souffle, c'est si dur ! Mais il y a des moments un peu plus sympathiques. En effet, un beau jour tous les élèves de la classe jouant un instrument de musique hors du collège sont encouragés à venir faire une démonstration devant toute la classe. Personnellement je fais du piano, et manque de chance pour moi, nous avons un piano dans la salle de musique. Je me lève avec courage, non sans quelques palpitations au cœur et m'installe tel un maître sur le tabouret. Sans aucune partition, mes doigts récitent avec un automatisme pressé le morceau que j'apprends actuellement, et j'essaie de ne pas penser à tous mes camarades qui se sont groupés autour du piano. Il paraît que pour lutter contre le trac, il suffit d'imaginer son auditoire tout nu... En quelques minutes de prestations je n'ai pas la force d'esprit de mettre en œuvre ladite méthode. J'entends très bien les « oh ! » et les « ah ! » d'admiration de mes petits collègues et je reçois les félicitations du professeurs. On peut dire que je suis fier...

En cours de Français, les choses se corsent. Les meilleurs vacillent, les moins bons replongent, les moyens tentent de sortir la tête de l'eau. La littérature nous prend en otage. Je ne comprends rien aux pièces de théâtre et au vieux français. A mes yeux, lire Molière s'assimile à lire une succession de mots désuets qui font des phrases au sens profondément obscur. Cela me bloque complètement, et lorsque vient le jour où nous devons jouer l'Avare ou Les femmes savantes, je me vois contraint d'apprendre non seulement par cœur, mais aussi bêtement, les trois ou quatre pages qui me sont confiées. Allez, après tout, c'est comme une poésie, en un peu plus difficile, et je m'en sors très bien, ma prestation est remarquée. Nous apprenons les figures de styles, les allégories, les métaphores, les chiasmes, les assonances et autres allitérations. Nous apprenons les rédactions, les introductions, les développements et les conclusions et tout cela a un peu de mal à rentrer dans nos petites têtes distraites. L'époque la plus redoutée est la réalisation d'une fiche de lecture. Il nous est demandé de choisir un livre d'un auteur de notre choix et de réaliser une fiche qui en résume l'histoire, les personnages et

tout le tralala. Ensuite nous devons faire une présentation orale devant toute la classe. C'est l'angoisse. Pour cela nous nous rendons dans la salle de réunion, dans laquelle se trouve une estrade. Sur cette estrade se dresse un bureau, et c'est ce bureau que nous devons investir quelques minutes pour réaliser notre présentation. En temps ordinaire, il fait partie de la fantaisie de s'installer à la place du professeur, pour faire rire les copains, mais ce coup-ci nous faisons moins les malins. Le professeur a même poussé le vice en installant un micro. Pour un adolescent, entendre sa voix amplifiée dans un micro est une épreuve aussi difficile que de regarder son visage rougir de jour en jour dans la glace. Mais il faut passer, on n'a pas le choix. Le livre que j'ai lu est « A l'Ouest rien de nouveau » de Heinrich Maria Remarque. C'est un livre très bien écrit qui a pour fond la première guerre mondiale, vécue du côté des allemands. La lecture n'est à cette époque pas ma grande passion, pourtant je réussis à m'intéresser au roman et même à le terminer. Mais j'ai du mal à trouver un moyen de susciter l'intérêt de mon auditoire. Alors je choisis un passage drôle du roman. Peut-être le seul passage de tout le livre qui peut faire sourire d'ailleurs. J'entreprends maladroitement la lecture du passage concerné, et j'essaye moi-même de simuler un certain amusement, à nouveau très maladroitement. Je lève la tête mais personne ne sourit et tous me regardent avec des yeux de morue. Depuis ce jour, j'ai compris que la pire chose qu'il puisse arriver à un orateur, c'est de tout déployer pour susciter l'intérêt sans rien avoir du tout en retour. C'est ce qu'on appelle communément « un grand moment de solitude ».

Dans la cour de récréation les choses ont changé. Finis les tours de cours les mains sur la tête. Ici les punitions sont les heures de colle. A l'heure pile, monsieur Bideau, le surveillant général, encore un de ces types d'hommes intraitables dont on se demande d'où peuvent-ils bien sortir, s'ils ont un jour été enfants, s'ils ont un seul instant été humains, vient sonner la grande cloche qui se trouve au centre de la façade centrale du U que forment les trois ailes du collège. Lorsque retentit la cloche, la masse d'écopiers se dirige prestement au centre de la cour et se range, deux par deux, aux emplacements prévus pour chaque classe. Un silence de plomb s'abat sur la scène. Devant le bâtiment, Bideau inspecte chaque classe, chaque rang d'un regard froid, décidé, impérial, sans scrupule. De part et d'autres, les professeurs attendent patiemment que l'inspection s'opère. Le soleil vient chauffer nos tignasses et l'attente est parfois longue. Et c'est le drame. Quelqu'un parle dans les rangs. « Ton carnet ! » s'écrit Bideau en montrant du doigt comme eût pu montrer du doigt le juge pour désigner le coupable. Le condamné s'avance lentement vers le tribunal et tend son carnet de discipline dans lequel se collectionnent les signatures des surveillants. L'incident est clos. Toujours dans un silence que seul l'écho de nos pas dans les murs ose venir troubler, les classes s'avancent une à une et pénètrent dans le bâtiment, les unes à la gauche de Dieu, les autres à la droite, dans un ordre toujours désigné par le même doigt, ordre que seule une logique céleste, c'est à dire une logique qui nous échappait, semblait vouloir guider.

A la fin des classes, à seize heures, cette même cour qui était le lieu, comme nous venons de le voir, de froides condamnations rythmant sommes toutes notre quotidien, prenait alors des

allures bien plus joyeuses. En effet, nous disions d'abord au revoir aux copains et aux copines de « second ordre » dirons-nous puis, la cour se vidant peu à peu, ne restaient plus que les amoureux, dont je fis d'ailleurs partie pendant quelques temps puisque mon parcours collégial se fit aux côtés d'une charmante personne qu'on appelait Tatiana. Tatiana la grande, Tatiana la belle, l'exotique, la princesse. Tatiana, la mienne. Le baiser durait plusieurs minutes et ce n'est que par l'intervention du pion, par ailleurs relativement compréhensif, que l'étreinte ne cessait. C'était un spectacle que de voir, d'un côté, tous les cartables s'engouffrer dans les bus scolaires et de l'autre, éternels retardataires du départ, ces jeunes corps enserrés deux à deux, dans cette atmosphère si particulière qu'était la fin des classes.

Nous venons d'évoquer les surveillants et il est vrai que la présence des pions au cœur de ces années fait partie intégrante des souvenirs qui nous en restent. Des pions nous en vîmes défiler, mais certains furent fidèles, et ceux-là nous accompagnèrent pour le meilleur et pour le pire. Je n'ai pas vraiment le souvenir des noms ni des prénoms mais peut-être faudrait-il volontairement garder certaine discrétion de manière à éviter toute mauvaise publicité pour les intéressés, aussi nos deux personnages seront-ils Karine et Jean-Pierre, puisque le hasard me fait penser à l'instant à ces deux prénoms. Karine est ce genre de femme entre deux âges, belle sans être de première jeunesse, assez âgée pour être notre mère, ce genre de femme réservée mais d'une détermination farouche à mener cette tâche difficile qui était de contenir nos excès d'adolescents. En réalité, le plus agréable était de venir à l'école lorsque Karine portait une minijupe. La minijupe faisait à cette époque une entrée très remarquée dans la mode du Nord, si l'on considère qu'il puisse y avoir une quelconque mode dans cette région. Dans nos cœurs qui s'éveillaient à l'amour, ou plus exactement dans nos corps qui s'éveillaient à la sexualité, ce genre d'événements semait un certain désordre parmi les troupes. Mais ce trouble collectif et masculin n'était rien comparé à celui que manifestait Jean-Pierre, le deuxième surveillant qui ait marqué nos esprits, par la manière qu'il avait de ne pouvoir détacher ses yeux des belles jambes de sa collègue. S'il y avait deux caractéristiques qu'il fallait retenir de Jean-Pierre, c'est qu'il était gros et bête. Et puisque la bêtise occulte l'intelligence, il était intraitable, sans scrupules, ce qui n'était pas pour arranger nos négociations sur les avertissements du carnet de discipline.

Une seule chose ne changeait pas d'une année sur l'autre à Beaucamps Ligny, c'était les séances de piscine. Immanquablement, chaque année, la piscine tombait le matin, en plein hiver. A croire qu'ils faisaient exprès de placer l'activité à cette période de l'année. La piscine est une véritable expédition. Nous prenons le bus le matin en arrivant à l'école et arrivons à la piscine au bout de trente minutes de trajet. Je déteste la piscine. Il y fait froid, l'eau est gelée, et faire un tel effort le matin, en plein hiver, dans le froid, après le petit déjeuner est un vrai supplice. Ca me donne mal au cœur. Un matin, j'ose préparer une fausse dispense de piscine. Je ne vais pas chercher très loin, je déclare que je suis malade et signe sans trop de difficultés avec la signature de Maman. J'arrive emmitouflé devant le professeur et lui tend mon excuse, tout en simulant une toux naissante (aucune crédibilité et pourtant...). Je fais un très

mauvais acteur et je suis en pleine forme, mais le professeur ne me regarde même pas, il signe et monte dans le bus. Génial ! Deux heures de permanence s'offrent à moi. Les heures de perm sont un vrai régal. Certes dans la grande salle de travail il y a toujours un pion sur l'estrade qui nous surveille et distribue parfois quelques avertissements, mais sur la centaine d'élèves que nous sommes, il y a environ trois ou quatre chances sur cent de se faire prendre, donc on s'y donne à cœur joie. Des boulettes de papier volent silencieusement, des rires s'étouffent, des têtes se retournent. Comme il est difficile de parler sans se faire entendre, nous communiquons par écrit. Le plus drôle est de se transmettre les messages. Deux possibilités s'offrent à nous. La plus simple est de faire passer de table en table le message, mais il suffit qu'il y ait une seule personne qui veuille travailler dans la file pour que la chaîne se brise. L'autre technique est de se rendre au devant de la salle, à l'endroit où se trouvent les vieux dictionnaires. Les surveillants n'y voient que du feu, nous faisons semblant de chercher un mot, puis nous nous arrangeons pour regagner notre place en passant devant la table du destinataire et pour y déposer le message. Certains jours il y a tellement d'allers-retours que je me demande comment on arrive à ne pas se faire prendre !

La fin de l'année approche. Les préparatifs de la fête de fin d'années excitent nos esprits déjà enthousiasmés par la perspective des vacances. Nos carnets de discipline ne servent plus, ou du moins plus pour leur premier usage. Cette fois ce sont les professeurs qui remplissent les petites cases. On peut désormais y lire des félicitations, des encouragements, des gentilleses en tout genre, le tout de cette belle écriture qu'on la plupart des professeurs de collège.

Les élèves se mettent par petits groupes pour préparer le spectacle. Avec ma bande d'inséparables copains, nous décidons très vite d'interpréter des sketches comiques. C'est l'époque des Inconnus, et nous répétons inlassablement les classiques des trois compères qui font fureur cette année dans toutes les cours de récréation de France. Ce sont de moments d'hilarité que peu d'époques dans ma vie m'ont offerts depuis. Le jour j approche. Nous devons nous déguiser, alors pour l'occasion Papa me prête une de ces belles vestes de costumes. Il me répète dix fois d'en prendre soin. Elle est largement trop grande pour mes petites épaules, mais peu importe, ça rajoute à l'effet comique. Le soir du spectacle, dans une salle de classe improvisée coulisses, nous sommes excités comme des puces, les garçons chahutent, les filles piaillent, c'est le bazar le plus total ! Dans la salle de permanence, où nous avons fait de l'estrade la scène d'un soir, les chorégraphies et autres sketches s'enchaînent. Et puis vient notre tour. Quel délicieux trac qui s'empare de nous ! Nous montons les quelques marches de la scène. Je tourne la tête vers le public, mais je ne vois rien, je suis aveuglé par l'éclairage. J'aperçois quelques silhouettes, quelques têtes, mais globalement nous avons l'impression d'être seuls. Le premier sketch est un peu maladroit, et malgré les répétitions, nous expérimentons les « aléas du direct » et nous révélons de piètres hommes de spectacles, surtout dans le maniement du micro... Mais notre maladresse fait rire autant que nos sketches et tout le soin que nous y avons apporté pour leur mise en scène. C'est un succès total !

Je crois que la soirée remporte un franc succès, et la bonne humeur et l'excitation de tous les élèves se mêlent à la joie des parents. Chacun rentre chez soi, un peu à reculons, le cœur un

peu chagriné, la larme à l'œil. Je me couche avec les oreilles qui bourdonnent de tous ces rires et tous ces sons de cette soirée inoubliable.

Je repense à tous mes camarades de classe, à mes professeurs, à tous les cours. A nos bonheurs, à nos malheurs. A nos craintes, à nos espoirs. A nos rires et à nos pleurs, à tout ce qu'on a appris, et tout ce que l'on a oublié... Tout cela est finit. Pour l'instant.

Dès demain, ce sont les grandes vacances.

Et quand on est petit, le mot « grand » signifie beaucoup de choses. Les jours n'existent plus. Il n'y a que la vie. Greg, les copains, les copines. Tout le reste n'a aucune espèce d'importance. Le bonheur d'être un enfant, avant d'être un adolescent, et puis après, bien après, un adulte.

Les grandes vacances... Je vais me régaler.